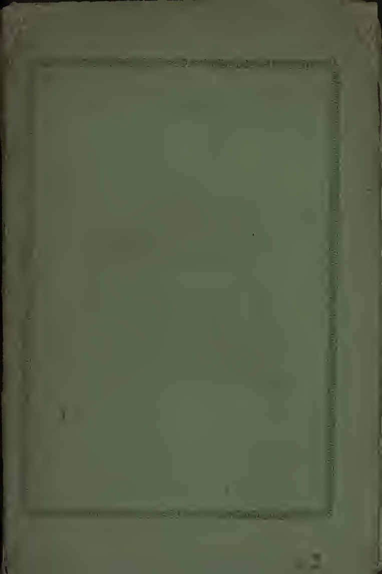






LE LIVRE SANS TITRE.



LE LIVRE

SANS TITRE

Dédié

Aux Jeunes Gens, et aux Pères et Mères de Famille.

Cette funeste habitude fait mourir plus de jeunes gens que toutes les maladies du monde

TISSOT.

PARIS,

chez tous les Libraires.

LE LIVRE

SANS TITRE

AVEC 16 GRAVURES COLORIÉES.

... Sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.
GILBERT.

Et Onan fut maudit de Dieu à cause de son péché. *Écriture sainte.*

Cette funeste habitude fait mourir seule plus de jeunes gens que toutes les maladies ensemble. TISSOT.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
L. MAISON, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, 29.

1844.



Il était jeune, beau, il faisait l'espoir de sa mère

FLEUR DE SANTÉ.

—

Qu'il était beau, cet adolescent, quand son corps se développait avec aisance, et s'embellissait chaque jour d'une grâce nouvelle; quand sur ses joues imperceptiblement arrondies et d'une fermeté délicate, les roses et les lis étaient si bien fondus, si parfaitement mêlés ensemble, qu'on croyait y voir, dans les moments de repos, le teint frais, le doux éclat, la gaîté franche d'une vierge! La pudeur, la timidité, l'ardeur des jeux innocents, pouvaient quelquefois se peindre dans ce

miroir de l'âme; mais ce coloris, plus vif que de coutume, n'était le symptôme que d'une douce agitation.

On suivait avec plaisir dans tout son être ce sentiment spontané de joie, cet épanouissement de l'existence, quand elle s'ouvre à toutes les impressions d'aise et de bonheur, et qu'elle les accueille comme un tribut de la nature à la jeunesse. Ses membres étaient gracieux et légers dans tous leurs mouvements; c'était la souplesse de la branche aérienne, de cette dernière branche sur laquelle se pose un oiseau, et qui se balance avec un si mol abandon, quand son hôte passager a pris son essor vers les cieux.

Dans ce calme, dans ce bonheur continu, la vie était pour lui un travail facile; les perceptions étaient promptes, les idées abondantes, l'imagination vive. Rien ne semblait au-dessus de ses espérances, tout devait céder à ses efforts dans l'étude, et

s'il partait pour les combats, tout devait rendre hommage à sa valeur.

Portant la folâtre gaîté jusqu'au milieu des périls, on le rencontrait toujours confiant, généreux, ouvert dans sa naissante mais déjà solide amitié. Il était touché jusqu'aux larmes des malheurs d'autrui, et ne s'imaginait pas qu'il pût être un jour malheureux lui-même (1). Il marchait avec confiance dans le sentier de la vie, aspirant de toutes parts l'énergie et la puissance, regardant tous les êtres comme des convives appelés au même banquet où il était assis, et dans la voûte des cieux, admirant avec confiance et amour le pavillon de voyage, la tente unique que toute la création faisait retentir de ses accents de joie (2).

(1) Dialogues sur la santé des jeunes gens et des jeunes filles, en allemand, par Gesprœche; in-8o, 1782.

(2) Leçons pour la moyenne jeunesse sur le moyen de se conserver en santé, en allemand, par Vorlesungen; in-8o. Lubeck, 1786.

Le chant et la musique jetaient dans son âme de longs enchantements; son imagination voyait devant elle un long avenir, et s'élançait toute dorée d'espérances; s'il dansait avec les jeunes filles de son âge, aussi fraîches, aussi riantes que lui, on retrouvait dans ses pas la même légèreté que donnent leurs ailes à ces oiseaux de mer qui bondissent sur les flots. L'existence entière était pour lui aussi délicieuse, aussi doucement enivrante que l'ambroisie distribuée par Hébé à la table des dieux.

Pourquoi cette sérénité douce ne se répand-elle pas sur tout le cours de sa vie? Quel secret ennemi vient briser ce tissu de contentement, de confiance et d'espoir? Ce premier âge de la pensée humaine, ne l'aurait-on pas entouré d'assez de respect? Les Romains protégeaient l'enfance avec les mêmes bandelettes de pourpre dont ils honoraient leurs magis-

trats; cette protection généreuse, nécessaire, a-t-elle manqué ici?....

Une barque rapide et légère volait sur les flots; le ciel était clair, la mer était belle : mais cette mer était celle du Nord; une île de glace flottante s'est détachée; elle rencontre la barque pendant les ténèbres, et, réveillant par un choc soudain les navigateurs endormis, elle les précipite dans l'abîme.

Quand le corps humain est une fois parvenu à sa perfection, quand le jeu de son organisation est complet, après avoir échappé à tous les dangers d'une enfance dormeuse où la vie s'essaye, et s'être affermi pendant une heureuse adolescence, ne dirait-on pas qu'il va jouir de la santé la plus robuste, et qu'il doit être exempt de maladies? Cependant il n'en est pas toujours ainsi; et l'homme lui-même, à cette époque où il devrait s'élancer vigoureux et ferme, arrête, détourne, anéantit

les forces que la nature venait de mettre en lui, pour atteindre et se maintenir à toute la puissance qui lui était promise parmi les races vivantes.



Il s'est corrompu!...bientôt il porte la peine de sa faute. vieux avant l'âge.... son dos se courbe....

CONSOMPTION DORSALE.

Il était beau cet adolescent; il faisait l'orgueil de sa mère; les autres mères l'enviaient à celle dont il était le fils. Né de parents qui furent sages, vertueux, occupés et pleins de modération dans leur jeunesse, il ne montrait aucun vice de conformation, aucune faiblesse physique. C'était une des plus belles fleurs du jardin de la vie; et cependant cette fleur se décolore; elle se fane, elle se penche tristement sur sa tige; son aspect n'a plus rien de cet éclat gracieux qui ressemblait à un

sourire de la nature : tout est morne, languissant en elle et autour d'elle.

Il aimait la société des jeunes gens vifs et gais; son alacrité répondait toujours à celle de ses compagnons; il proposait des jeux, il imaginait des parties de plaisir honnêtes; même il avait des projets d'étude; il s'exerçait à faire quelques pas dans la carrière des sciences et des arts; il rêvait de gloire, de grandeurs intellectuelles : c'était un jeune aigle qui allait prendre tout à fait son essor; son vol l'avait déjà porté tout autour des rochers paternels; un moment encore, et.....

Mais quelle tempête soudaine ou quel vertige l'a jeté tout à coup du milieu des airs dans les antres où se cachent les oiseaux de la nuit? Il se retire à l'écart; il ne se mêle plus aux jeux de ses frères et de ses sœurs; il paraît ne se plaire qu'à la solitude; et cependant il n'étudie point, il ne dessine point, il ne fait point de

musique. Son goût pour la solitude n'est pas cette force de volonté qui se sépare du monde et de ses frivoles pensées, pour prêter plus d'attention aux inspirations de l'âme, aux leçons que donne l'histoire, aux combinaisons profondes de la géométrie, et aux vérités qu'elles font successivement naître et se développer.

Son air devient sombre et méditatif, sans qu'on voie aucun élan de haute pensée exprimé par son visage, dont les traits s'affaissent et perdent peu à peu tout ressort. Sa physionomie, auparavant si mobile, n'a plus de jeu ; tout est tendu, insensible, et comme fermé au dehors; son âme est en quelque sorte murée; il n'y a plus en elle d'expansion qui aille chercher la joie et qui la recueille.

Ses yeux caves lancent des regards tristes; adieu cet éclat, cette vivacité qui semblait communiquer aux autres le plaisir constant d'une jeune existence! Sa

voix, qui était nette et sonore, s'altère; elle devient rauque et confuse ; son souffle, qui était aussi pur que l'haleine du zéphir quand elle vient de traverser, fraîche et embaumée, un bois d'orangers, devient pénible et fétide. Loin de vouloir se livrer, comme autrefois, aux exercices qui donnent la vigueur et l'entretiennent, il sent une diminution toujours plus considérables dans ses forces; une jaunisse légère, mais continuelle, succède à cette premiere pâleur qui avait elle-même remplacé les roses du bel âge; des boutons, qui ne passent que pour faire place à d'autres, parcourent tout son visage, et se montrent surtout au front, aux tempes et près du nez; la poitrine, les cuisses n'en sont pas exemptes, et quelquefois ce sont de vraies pustules qui suppurent et qui causent des démangeaisons cruelles. Une maigreur considérable, qui n'est point causée par une maladie distincte; une

sensibilité étonnante aux changements des saisons, surtout au froid, sont devenues son partage. Quand les feuilles commencent à jaunir, à tomber, et que, dans ses promenades solitaires, il les froisse sous ses pieds, un sentiment inexprimable de tristesse pénètre dans son cœur. Cette nature, toujours si belle dans toutes les saisons quand il la voyait à travers le prisme du bonheur, n'est plus maintenant pour lui qu'un assemblage incohérent d'objets ternes; il ne l'aperçoit plus qu'à travers un crêpe toujours plus sombre; et toutefois il frémit à l'idée de s'en voir peut-être bientôt détaché, comme un fruit gâté qui tombe de l'arbre avant le temps; il sent comme une main de fer qui le saisit et l'oppresse : ses jambes ont peine à soutenir le poids de son corps exténué; toute marche l'essouffle; il est obligé de s'arrêter à chaque instant; il

mange bien, et pourtant il maigrit toujours et se consume (1).

Il croit sentir des fourmis qui, de la tête, descendent le long de l'épine du dos. Puis ce sont des douleurs vagues, étonnantes et générales, avec des sensations alternatives et très-incommodes de chaleur et de froid par tout le corps, mais surtout aux lombes. Ces douleurs diminueront; mais il sentira un si grand froid dans les cuisses et dans les jambes, quoique au tact ces parties paraissent conserver leur chaleur naturelle, qu'il se chauffera continuellement auprès du feu, même pendant les plus grandes chaleurs de l'été; et ce froid sera accompagné de douleurs dans les membranes même du cerveau, douleurs qu'il fera comprendre en les qualifiant d'*ardeur sèche*. Et, en effet,

(1) Hippocrate, *de Morbis*, lib. 2, c. 49.

il y sentira comme un feu qui brûlera continuellement en dedans les parties les plus nobles de son organisation.



Un feu dévorant embrâse ses entrailles, il souffre d'horribles douleurs d'estomac . . .

DOULEURS D'ESTOMAC.

—

Les excès auxquels il continue de se livrer ont troublé ses digestions. La surface sensitive de l'estomac s'irrite ; il résulte de cette irritation un appel de sang dans les vaisseaux qui appartiennent à cet organe, des pulsations violentes, une augmentation de chaleur et des douleurs assez vives.

L'estomac, à tort agité, insensiblement se débilite ; à une chaleur agréable, effet d'une première secousse, succède une sensation de froid et de langueur qui semble inviter aux nourritures, aux bois-

sons stimulantes ; l'irritation redouble, et l'habitude de guérir un premier malaise par des excitants trop énergiques amène un état morbide toujours plus fâcheux.

Si l'on considère que l'estomac est un des premiers organes formés en nous ; si l'on réfléchit à l'importance des fonctions qui lui sont attribuées dans l'économie animale, à ses rapports intimes avec tout l'organisme, on pressentira sans peine à quels désordres peut le livrer une manie perverse. Dans un grand nombre de maladies, lorsque plusieurs organes sont souffrants, c'est par l'estomac que le dérangement a commencé, c'est l'estomac qui est devenu le mobile de la majeure partie des phénomènes morbides qui se présentent.

Ce n'est pas sans raison que ce viscère est considéré comme l'introducteur de nombreux désordres dans les autres par-

ties du corps, comme un centre d'association des souffrances organiques; aussi tout ce qui peut nuire au bon état de ce viscère doit-il être soigneusement évité par quiconque veut jouir d'une âme saine dans un corps sain : *Mens sana in corpore sano.*

L'antiquité avait nommé l'estomac *le roi des viscères.* Hippocrate a dit de cet organe qu'il était dans le petit monde ce qu'est la mer dans le grand : *maris habens facultatem qui omnibus dat et ab omnibus accipit*, donnant à tous les autres organes et recevant de tous. Le célèbre Bordeu pense qu'il y a peu de maladies dans lesquelles l'estomac ne joue au moins le second rôle, tout prêt à devenir, comme il l'est souvent dès l'abord, le principal acteur, à cause de la correspondance qu'il a avec toutes les parties, correspondance prouvée par une foule de faits.

Si l'on considère, d'autre part, que la

totalité ou une partie de l'action des médicaments a lieu sur ce viscère, non-seulement on n'administrera pas légèrement les remèdes qui peuvent y produire une irritation quelconque, mais on sentira combien il importe de ménager un organe dont l'importance est si grande dans l'état de santé, et qui, lorsque des maladies nous assiégent et qu'on veut les guérir, devrait être lui-même dans un état sain, puisque c'est par lui que l'effet des remèdes se distribue, et que c'est généralement avec son aide que l'art se propose d'aider aux efforts de la nature.

Si la sensibilité de l'estomac et les funestes conséquences de son exaltation avaient été plus généralement connues des médecins, les aurait-on vus, et les verrait-on encore chaque jour, dans certains pays, prescrire avec tant d'assurance, on devrait dire avec tant d'audace, des doses effrayantes de phosphore, de

sulfate de zinc, de cuivre ammoniacal, de tartrite antimonié de potasse, de nitrate d'argent, d'arséniate de soude, de teinture de cantharides, d'huile de thérébentine, et autres remèdes violents qui développent souvent le germe de la mort dans l'organe précieux dont l'intégrité importe le plus aux fonctions du corps?

Pauvre jeune homme! tu as dérangé ton estomac; eh bien! il y a grandement à présumer, surtout si tu es riche et que tes parents t'aiment beaucoup, que tu tomberas dans les mains de quelqu'un de ces médicastres orgueilleux, de ces assassins à diplôme, qui maltraitera, fatiguera et finira par détruire ce roi des viscères que tes cruels excès ont compromis. La folie des médecins viendra se joindre à ta propre folie; leur fureur suivra la tienne, comme le châtiment suit la faute.



Voyez ces yeux naguères si purs, si brillants; ils sont éteints ! une bande de feu les entoure .

ROUGEUR DES YEUX.

—

L'œil, le plus bel ornement de la figure humaine, est encore l'un de nos sens le plus précieux ; c'est lui qui nous procure les plus douces jouissances, et qui répand le plus de charmes sur notre vie. Le pouvoir des yeux est immense ; quand une grande passion les anime, leurs mouvements, le feu qu'ils paraissent jeter, donnent au visage l'éloquence la plus forte, la plus persuasive.

Un seul regard de Marius fit tomber le fer de la main du Cimbre que les magis-

trats de Minturnes avaient envoyé pour le mettre à mort.

Dans le train ordinaire du monde, des yeux où se peignent la franchise, la candeur, la bonne foi, et dont l'expression est douce, quoique vive et pleine d'intelligence, parlent dès l'abord à notre avantage, nous gagnent la confiance des autres, et ouvrent à nos paroles la voie du cœur.

Le jeune homme que nous connaissons jouissait de cet heureux privilége; on ne pouvait porter la vue sur lui sans être doucement ému, attiré. On l'aimait avant de le connaître, parce qu'il y avait dans son regard un langage auquel les âmes honnêtes ne résistaient pas. Maintenant une affection opiniâtre et cruelle s'est fixée sur ces organes: l'œil et les parties qui l'entourent sont attaqués, les paupières même sont entreprises; des ulcérations se montrent déjà, qui entraînent la chute des cils; enfin le tissu tout entier des pau-

pières participe à l'inflammation, et il est difficile, il est presque impossible d'écarter l'une de l'autre.

Il ne peut essayer de mouvoir l'œil et les paupières, sans éprouver de grandes douleurs; heureux encore quand l'organe ainsi affecté répand une quantité énorme de larmes, presque toujours âcres et mordicantes, mais dont l'écoulement annonce une phlegmasie moins intense et moins concentrée! Une ample sécrétion de matière tenace et verdâtre s'agglutine autour de ses cils pendant la nuit, et y forme une croûte épaisse qui ne lui permet plus d'ouvrir les yeux aussitôt qu'il s'éveille.

Son premier regard était autrefois un hymne à l'auteur de la lumière, qu'il trouvait toujours plus belle et plus ravissante; maintenant, s'il se réveille, il ne s'en aperçoit plus par les objets qui viennent de nouveau frapper sa vue; il sent

bien que le sommeil a cessé, mais il ne le sent que par le retour des mêmes douleurs dont sa dernière veille fut tourmentée.

Son mal empire; des symptômes identiques à la vérité, mais bien plus intenses et portés à un plus haut degré, se développent. Il éprouve une chaleur brûlante, une impossibilité totale de soutenir la lumière, même la plus douce; ses douleurs sont exaspérées par l'action du moindre rayon lumineux, du plus faible de ces rayons qui semblent porter la joie et la vie à l'âme dans l'état de santé; ses paupières sont fortement serrées et retenues l'une contre l'autre par une sorte de spasme involontaire; son sourcil s'abaisse et se fronce; tous les muscles attachés au contour de l'orbite participent à cette irritation convulsive, et les parties qu'ils doivent mouvoir sont entraînées par eux vers l'organe enflammé, ce qui

donne à sa face une expression tout à fait particulière de souffrance.

Son œil distingue à peine les objets, et les aperçoit d'une manière imparfaite; ils lui semblent quelquefois être colorés en rouge. Souvent ses paupières se tuméfient à un point extrême, se renversent et offrent la plus grande résistance à la réduction. Alors, si la sécrétion des larmes est arrêtée, si même ce fluide âcre, chaud et mêlé d'une mucosité gluante qui sillonnait les joues et les excoriait, s'arrête, ses yeux se trouvent desséchés, son anxiété est portée au plus haut point, les douleurs qu'il éprouve sont atroces; une insomnie opiniâtre le tourmente; il est même en proie au délire; il ressent une violente douleur de tête, qu'il rapporte surtout à la nuque; il a la figure animée, une fièvre ardente, le pouls fort, dur et fréquent; la chaleur est augmentée par tout le corps.

Et contre ce mal il doit attendre peu de bons effets de ce grand nombre de collyres, de cataplasmes, d'onguents, de pommades qui ont été vantés tour à tour. Il craint, et ce n'est pas sans raison, que la chronicité ne s'établisse, et que, pendant toute sa vie, si du moins elle doit être longue, il n'ait à souffrir par ce bel organe qui lui servait à contempler les cieux et les fleurs dans ce temps heureux qui, malgré les contrariétés qu'éprouve toujours la vie la plus belle, fut un temps de délices qui ne reviendra plus.



Il ne peut plus marcher, ses jambes fléchissent

FAIBLESSE EXTRÊME.

—

Quel est ce fantôme? qu'il tient peu de place dans le chemin qu'il parcourt! On dirait qu'il s'échappe de la terre comme une vapeur, et pourtant sa démarche est lente, lourde, embarrassée; il pèse sur le sol comme s'il voulait y rentrer; il jette de temps en temps des regards obliques et furtifs à droite, à gauche: c'est comme des regards de dédain. Mépriserait-il ce bas monde et ce qu'il offre à nos yeux? va-t-il s'en éloigner parce qu'il n'en veut plus? est-ce un convive rassasié qui sort du banquet de la vie avec indifférence?

Mais plus souvent ses regards se portent devant lui; non toutefois à l'horizon qui présente un espace immense, mais sur la terre, à peu d'intervalle, et comme s'il voulait mesurer un étroit espace, le seul espace dont il ait besoin désormais.......

Son œil baissé est d'une inconcevable tristesse; si on le rencontre, si on lui parle, il cherche à ranimer cet œil; mais c'est en vain qu'il voudrait le faire scintiller de joie, même en regardant un ami, une personne chérie; il reste terne, larmoyant, et digne en tout d'un visage pâle et terreux.

Il a souvent besoin de s'arrêter; il est suffoqué après quelques pas, et son front, ses mains, sa poitrine, se couvrent de sueur.

C'est un fruit hâlé et non mûri; ce n'est pas le soleil qui l'a amené à ce point où il paraît prêt à tomber de la branche, c'est le feu des tempêtes..... Malheureux jeune

homme ! il est arrivé à pas précipités sur un terrain où il faut tout à coup qu'il s'arrête ; il compte encore si peu d'années, et le but de sa course est là ! Il est là, sans doute, et non plus loin....

Voyez comme il est fatigué, harassé ! Il l'est autant que s'il avait fourni la plus longue carrière. Le vieillard le plus faible serait moins abattu ; il paraît pensif comme celui qui n'a plus d'illusions ; rien n'élève, rien ne soutient plus son âme à cette hauteur superbe d'où elle voyait naguère un avenir flatteur se développer devant elle. Ses pensées sont retombées de tout ce poids qui lasse de la vie et nous courbe vers la tombe.

Dans ce malaise indéfinissable qui s'attache à tout son être, dans ce sentiment continu de la diminution de ses forces, il est porté à voir partout un souffle ennemi ; cette destruction qui s'opère en lui, il croit qu'elle lui vient du dehors. La moin-

dre injustice, la moindre souffrance aggrave son état, ajoute à son ennui, à sa misanthropie; son caractère s'aigrit, la douceur qu'exprimait autrefois son visage s'est changée en brusqueries, en emportements; toutefois il reste encore plus ennuyé, plus fatigué de lui-même, plus triste qu'irascible. Il faut des forces pour la colère; ses transports, ses mouvements les plus passionnés avortent; tout est fané en lui; il ne pourrait pas même haïr.

C'est ainsi que des excitations trop vives exaltent la sensibilité à un si haut point, qu'elle s'épuise et s'anéantit. Des yeux éteints et entourés d'un cercle livide, une vue faible, des sens émoussés, des muscles si débiles qu'ils deviennent impropres aux plus légers exercices, une dégradation progressive des facultés intellectuelles, une mort lente en un mot, à qui ne manquera aucune de ces pertes qui, par un bienfait de la nature, se font quelque-

fois tout d'un coup : tel est le partage de l'infortuné qui s'est jeté comme un furieux dans des habitudes insensées.

Bien différentes se présentent à l'homme les jouissances de l'âme et de l'esprit, pourvu qu'elles ne soient pas trop profondes pour troubler directement nos fonctions (1); ces jouissances favorisent le développement de nos organes, et concourent au maintien de la santé. Les plaisirs de l'étude, ceux que procure la culture des arts, ceux qui résultent pour l'homme probe et délicat de l'accomplissement de ses devoirs, ceux que l'on obtient de son travail lorsque la fortune couronne les efforts de l'homme laborieux, ceux de l'amitié, de l'amour des parents et des proches, tous ces plaisirs innocents et purs, sans développer les passions, excitent

(1) Broussais, *Traité de Physiologie appliquée à la pathologie.*

en nous un sentiment continuel de bien-être, une douce joie qui entretient l'influence régulière du système nerveux, et la distribution harmonique des forces vitales.



Des songes affreux agitent son sommeil......il ne peut dormir....

SOMMEIL TROUBLÉ, CAUCHEMAR

—

Qu'il était doux son sommeil, avant qu'un penchant fatal eût jeté un véritable sort sur son existence, et que la nature, pour le punir d'un tort irrémissible à ses yeux, l'eût fait entrer inexorablement dans une carrière de douleurs! Le sommeil, cet effet immédiat des lois de l'organisation, cette manière d'être qui, modérant l'excès d'activité que nos organes ont acquis pendant la veille, s'oppose à l'accroissement extrême de cette activité, et la ramène à un degré convenable; le sommeil, qui, selon la belle expression de

Bacon (1), n'est que le retour de la vie sur elle-même, que peut-il produire dans cette concentration du dehors au dedans, quand les circonstances de la vie extérieure sont devenues si déplorables; quand les organes qui établissent des relations entre notre être et les objets qui nous environnent, ne sont plus ce que la prévoyante nature les avait faits?

Ces organes affaiblis, altérés, laissent prendre aux viscères une action désordonnée; et tandis que, pour les hommes en santé, le sommeil endort les peines et sert d'asile contre les soucis, pour l'infortuné que nous connaissons, il ouvre accès à de nouvelles douleurs.

Sans le sommeil, l'homme n'aurait pu vivre longtemps; car son cerveau, ses sens, ses muscles, n'ont pas, comme ses

(1) *Somnus omninò nil aliud est quàm receptio spiritûs vivi in se.*

viscères et tous les organes de la vie intérieure, l'étonnant privilége d'être infatigables; mais pour que le sommeil soit un véritable temps de repos, pour qu'il restitue l'énergie à ceux des organes que leur propre activité lasse, il ne faut pas que des songes pénibles en marquent la durée; il ne peut être bienfaisant s'il n'est doux : lorsqu'il est inquiet, agité, plein d'indomptables turbulences, loin de restaurer les forces, il ajoute à leur épuisement.

Quelquefois l'action des viscères est si troublée, et le dérangement du système nerveu est tel, que les songes les plus extraordinaires, les plus pénibles, viennent l'assaillir à la place de ces tableaux si doux et si rapprochés de la nature commune, que le sommeil amenait pour lui lorsqu'il était encore dans un état de santé et de bonheur (1). Il sent un poids sur sa

(1) *Cœlius Aurelianus*. Bonnet, Dubosquet, Laurent.

poitrine ; il croit sentir, voir un être vivant et fatal qui l'oppresse, qui l'accable, qui l'étouffe. Tantôt c'est un cheval monstrueux, un homme difforme, une vieille femme hideuse, qui sautent sur sa poitrine et y restent couchés ou assis ; puis c'est un fantôme, un démon qui vient l'embrasser pour le solliciter au crime.

D'autres fois l'imagination le transporte sur le bord d'un précipice immense ; il veut fuir, mais une main ennemie le retient et paralyse ses mouvements. Il éprouve un grand désir de se réveiller et ne le peut. Des cris confus, des gémissements s'échappent et ne soulagent point ; le sommeil, dont les fonctions devraient être réparatrices, est lourd, pénible, accompagné de mal de tête, de sueurs abondantes, et quelquefois d'un mouvement fébrile.

Il se réveille en sursaut ; mais une impression de terreur, une pesanteur de tête,

et surtout une fatigue considérable des membres, survivent plus ou moins longtemps au réveil.

Pour ceux en qui le cauchemar n'est dû qu'à une vie trop sédentaire, à des excès passagers de table, à des travaux de cabinet trop prolongés, il y a remède dans la cessation de la cause qui a produit le mal. Mais lui! qui a laissé un secret ennemi prendre tant d'empire sur sa volonté, toujours plus molle et plus languissante; lui qui contribue chaque jour à sa propre destruction, les désordres qui tróublent ses nuits ne sont pas des perturbations accidentelles; elles sont la suite de cette grande perturbation qu'il a introduite dans tout son être; elles annoncent un dérangement fatal d'équilibre dans ses forces; ses forces ne se balancent plus, elles sont entrées en guerre, et le combat ne finira peut-être que par l'anéantissement total!



Ses dents se gâtent et tombent....

CHUTE DES DENTS.

—

Les dents sont un des plus infaillibles ornements de la figure humaine; leur régularité, leur blancheur flattent nos regards, et ajoutent de nouveaux charmes aux traits d'un visage déjà beau. De belles dents peuvent dissimuler quelques défauts de proportion dans le dessin de la bouche; et souvent même, à cet égard, le prestige est tel, que nos yeux prévenus ne trouveraient pas cette bouche si parfaite, si elle était plus petite.

En adoucissant les traits du visage, en donnant plus de grâce au sourire, qui semble les montrer avec complaisance, de belles dents répandent sur la figure des

hommes une sorte d'amabilité qui contraste avec leur sérieux habituel. Le noir Africain cesse d'effrayer par ses traits la beauté timide, sitôt qu'il lui montre ses dents éclatantes de blancheur.

A moins qu'une femme ne soit affreuse, sa figure paraît agréable, aussitôt qu'un sourire vient à son secours, et qu'elle peut entendre murmurer autour d'elle ces mots consolants pour sa vanité : *Elle a de belles dents.*

Mais le même vice qui altère sitôt la beauté du visage porte coup à l'intégrité des dents, et prépare non-seulement de fâcheux effets pour la vue des autres, mais encore des incommodités trop réelles pour soi.

Il avait pris de bonne heure un soin tout particulier de ses belles dents; il s'occupait à prévenir ces altérations souvent promptes, dont nos yeux auraient pu être blessés plus tard. Mais, d'un autre

côté, par des irritations désordonnées qu'il imprime à tout son être, il a rendu ces précautions de propreté inutiles; et il sait aujourd'hui que, de toutes les douleurs auxquelles les maladies assujettissent l'homme, il n'en est point de plus insupportables, de plus atroces que celles qui précèdent la perte des dents.

La dénudation des racines a commencé; elles jaunissent et se couvrent de limon et de tartre; l'émail se décompose, la carie envahit l'ivoire; une odeur fétide s'exhale, aussi désagréable au malade qu'insupportable à ceux qui l'approchent. Une série d'affreuses douleurs vient de prendre son siége dans ces dents autrefois si agréables à voir, et qui maintenant, dans les ravages successifs, dans les ruines qu'elles étalent, blessent à la fois l'odorat et la vue. Que de journées odieuses! que de longues nuits! et quand un sommeil passager s'arrête enfin sur ses paupières appesanties,

et interrompt d'intolérables insomnies, avec quelle opiniâtreté la douleur, veillant sans cesse sur sa couche, l'attaque, le saisit, le torture même dans ses rêves!

Il en eut un bien bizarre, bien épouvantable, dont il a rendu compte dans un de ces moments où il consentait, sur la fin de sa déplorable carrière, à faire l'aveu de ses torts en racontant ses maux. Il me sembla, dit-il, que j'étais transporté dans ces lieux où les âmes criminelles tombent après leur mort; je m'arrêtai malgré moi dans une forêt sombre, d'où partaient sans cesse de lamentables cris; c'était un affreux concert, digne des esprits infernaux, de véritables cris de triomphe pour eux, puisqu'ils attestaient des souffrances humaines. Les arbres de cette forêt épaisse te noire avaient été autant d'hommes sur la terre (1); ils avaient chacun une quan-

(1) Il y a quelque chose de semblable dans le Dante et dans le Tasse.

tité immense de branches, de rameaux et de feuilles; et à chacune de ces feuilles, à chacun de ces rameaux, à chacune de ces branches, était attachée une vie comme la nôtre, une vie capable de douleurs, une vie complète, qui circule avec le sang, et dont les souffrances sont manifestées par des cris. Des millions d'esprits infernaux voltigeaient autour de ces arbres, comme des moucherons dans une soirée d'été. Du bout de leurs ailes ils faisaient tomber des feuilles, ou avec leurs griffes cassaient des rameaux; et chaque feuille qui tombait ainsi, chaque rameau ainsi brisé était une vie arrachée, mais arrachée avec toutes les douleurs, avec toutes les inconcevables angoisses d'une existence qui répugne à finir. Je me disais en moi-même : Qu'ont-ils donc fait pour mériter une punition semblable? Pourquoi leur donner ainsi mille vies, mille vies capables de si grandes douleurs? « Pourquoi, dit une

voix effrayante et lointaine, qui avait compris ma pensée secrète, et dont les accents graves et solennels annonçaient une voix de justice, pourquoi ont-ils rejeté cette vie terrestre qu'on leur avait donnée, cette vie où il y a des peines, mais aussi d'innocents plaisirs? et toi-même.... » En cet instant je sentis s'enfoncer sur tout mon corps une main de fer, une main terrible; mes pieds pénétrèrent dans le sol, il me sembla que je prenais racine à mon tour, et que des millions de vies, toutes douloureuses, sans aucun espoir de plaisir, venaient animer les branches, les rameaux, les feuilles qui poussaient et qui remplaçaient mes membres, mes organes d'homme.

Suis-je donc un suicide? dit-il en achevant ce récit... Encore quelque temps, et l'on verra bien qu'il l'était.



Sa poitrine s'enflamme.... il crache le sang....

CRACHEMENT DE SANG.

—

Que cherche-t-il à soustraire ainsi aux regards inquiets de ses parents? Lui-même, pourquoi paraît-il si consterné en jetant les yeux, au détour d'une allée, sur son mouchoir? On comprend que ce n'est pas la première fois qu'il est frappé de cette terreur, dont un hochement de tête, un regard lancé vers le ciel, un saisissement assez visible de tout son corps, présentent les affligeants symptômes.

Il a cru se dérober en ce moment aux regards de sa mère qu'il aime, et que sa

persistance dans une voie coupable et funeste fera mourir. Elle l'a vu pourtant se cacher derrière les arbres, elle le voit achevant de remettre dans sa poche le mouchoir ensanglanté ; et la pauvre mère a tout compris, et cette marque nouvelle du dépérissement de son fils a déchiré de nouveau son cœur.

Un fer acéré pénètre ainsi et se retourne sans cesse dans le cœur maternel ; et l'ingrat, dont les souffrances n'égalent point encore le désespoir de celle qui le mit au jour, ne veut rien tenter pour rendre au repos cette mère désolée !

Une résolution ferme de la part de son fils ferait toute sa joie. Peut-être est-il des remèdes encore. Elle le mènerait à la campagne, au sein des bois, lorsque les arbres bourgeonnent et fleurissent ; elle chercherait pour lui si, dans les aromes variés des fleurs, dans les émanations balsamiques qui s'échappent des autres

parties végétales, surtout aux lieux où abondent les arbres résineux, il n'éprouverait pas des sensations profitables à sa santé. Elle suivrait en lui les progrès du mieux avec le même intérêt qu'aux jours de son enfance elle mettait à mesurer, à compter ses premiers pas dans la vie.

Un principe conservateur tend sans cesse en nous au rétablissement de l'harmonie rompue; mais ce principe, il ne faut pas le combattre de gaîté de cœur; car, s'il subsiste toujours, il devient pourtant plus faible à mesure qu'il s'exerce en vain. C'est bien assez qu'un long âge l'épuise, pourquoi vouloir qu'il s'arrête à la fleur de nos ans? Pourquoi ne pas vouloir qu'une mère goûte enfin le plaisir de nous voir renaître?

Ce sang qui stimule et alimente tous les organes, ce sang qui n'est pas la vie, mais qui l'entretient, s'arrêterait dans ce corps dont les excès coupables le répu-

dient, si celui qui le voit s'échapper avec tant d'effroi osait vouloir s'arrêter lui-même.

Les reproches de sa conscience sont quelquefois si vifs, qu'il en verse des larmes. Pourquoi ces larmes ne scellent-elles pas une dernière et inébranlable résolution? Il sent bien que ces crachements de sang deviennent toujours plus dangereux; ne sont-ils pas suivis de grandes et invincibles angoisses? Ses nuits ne sont-elles pas toujours plus inquiètes? N'éprouve-t-il pas de légers mouvements fébriles? Et tous ces symptômes ne lui annoncent-ils pas qu'il se passe dans son intérieur quelque chose de funeste? En effet, des inflammations, des ulcérations sont survenues à ses poumons, et ce n'est pas impunément que les organes de la respiration, de l'acte le plus important de la vie, commencent à s'altérer, à perdre l'aisance naturelle de leur jeu.

Des maux dont les causes sont hors de nous peuvent attaquer la jeunesse la plus florissante de santé, celle dont les fonctions vitales ont conservé jusqu'alors le plus parfait équilibre ; les coups portés par l'intempérie des climats, des saisons, ou par tel autre ennemi funeste, peuvent quelquefois être si violents, qu'elle succombe. Mais quand le corps est affaibli, s'il survient une maladie aiguë quelconque, elle est presque toujours mortelle (1). Le médecin qu'on appelle, étonné de la marche irrégulière que prend la maladie, des symptômes bizarres qu'elle présente et du dérangement de ses périodes, a vu bientôt que le malade s'est privé lui-même des ressources que la sage nature avait mises en lui. L'art se trouve obligé de tout faire; mais l'art ne peut qu'aider, et comme il ne procure jamais de crises

(1) Fusco, *De sanitate tuendâ*, p. 110.

parfaites, s'il parvient, après beaucoup de peine, à surmonter la maladie, l'état qu'il amène est moins de convalescence que de langueur. Le corps ne reprend pas des forces qui étaient auparavant déjà perdues; la maladie, un moment écartée, revient; mais cette fois elle est chronique, elle ne se terminera qu'avec les jours du coupable.



Ses cheveux, si beaux, tombent comme dans la vieillesse, sa tête se dépouille avant l'âge ....

CHUTE DES CHEVEUX.

—

Les cheveux ne forment plus, comme autrefois, chez certains peuples, et surtout chez nos pères, la principale et même l'unique parure du corps humain. Nous ne sommes plus au temps où les nations de race germanique tondaient les princes qu'elles détrônaient; où une partie de la Gaule, à cause des longues chevelures que portaient ses habitants, était appelée *Gallia comata*, d'un nom qui exprimait une chevelure non-seulement longue, mais très-soignée. Clodomir, fait prisonnier par

les Bourguignons, aurait voulu en vain se laisser confondre dans la foule ; la longueur de ses cheveux devait le trahir, et le faire reconnaître pour le chef de l'armée vaincue.

On ne met plus beaucoup de recherche dans l'arrangement de la chevelure; telle qu'elle est cependant, l'air du visage en reçoit toujours plus ou moins de grâce; elle n'a pas cessé d'être l'une des harmonies qui concourent le plus à la beauté humaine.

Il avait de beaux cheveux noirs qui, dans les premiers temps de son adolescence, tombaient en boucles sur ses épaules; sa figure et ses yeux empruntaient à cet ornement naturel je ne sais quoi d'attrayant et de doux. Mais, depuis les premières secousses imprimées à cette vie intérieure qu'on ne commence à sentir que lorsqu'elle se dérange, la nature, occupée à diriger le principe actif vers

les organes principaux qui défaillent et s'altèrent, a négligé, pour ainsi dire, la nutrition de ces beaux cheveux. Ils tombent de jour en jour, et continuent d'attester la débilitation progressive des organes vitaux, de ceux auxquels la nature cherche d'abord à porter secours, et que l'infortuné, dans sa déplorable obstination, ne cesse de rendre toujours plus indigents et plus faibles.

L'alopécie, ou chute des cheveux et des sourcils, livre en quelque sorte au ridicule la tête où elle se montre avant qu'un long âge ait laissé oblitérer les vaisseaux qui leur portent la nourriture.

Aussi notre jeune homme a-t-il recours à une foule de médicaments bizarres, de graisses de différents animaux, d'huiles aromatiques, de lotions et fomentations toniques ou astringentes. Il veut que ses cheveux renaissent, il s'attend à voir croître une nouvelle chevelure aussi touf-

fue que l'ancienne. Vain espoir ! Si une conduite sage permettait à ses forces, qui s'en vont, de revenir franchement et sans artifice, peut-être l'ornement dont il regrette la perte reparaîtrait; car il faut absolument que la cause cesse, pour que le mal ait son terme. Mais vouloir guérir et se plonger tout entier dans le vice qui nous tue, c'est être plus insensé que ces misérables qui, au rapport de Thucydide, se livraient, au milieu de la peste d'Athènes, à tous les excès, à tous les désordres, par la vue prochaine de la mort, et, devant les atteintes d'une contagion qu'ils regardaient comme inévitable, se hâtaient de rassasier de plaisirs une vie précaire et menacée.

Malheureux! la tienne aussi est menacée; mais elle l'est par toi-même. C'est dans ta volonté pervertie qu'est la peste; et tes excès réitérés portent à ton sang l'embrasement contagieux qui te dévorera.

Plusieurs signes t'ont déjà averti ; des symptômes viendront qui n'avertissent pas, mais qui emportent.



Il a faim, il veut apaiser sa faim, les aliments ne peuvent séjourner dans son estomac....

VOMISSEMENT DES ALIMENTS.

—

Le vomissement est un phénomène indépendant de la volonté, malgré quelques exemples contraires, dont le plus remarquable est celui que M. le professeur Richerand a consigné dans ses *Éléments de Physiologie*. Déterminé par l'irritation de la membrane muqueuse de l'estomac ou des autres portions supérieures de l'appareil digestif, il a nécessairement lieu dès que cette irritation se développe, tandis qu'il ne saurait être exécuté sans elle.

Ce ne sont pas toujours des aliments de

mauvaise qualité, ou pris en quantité trop grande, qui, surchargeant l'estomac, procurent le vomissement. Les affections tristes de l'âme, la compression de la gaîté, la fuite de ce caractère expansif, si heureusement donné à la jeunesse pour encourager ses premiers pas dans la vie, l'excitation du système nerveux de l'estomac, trop vivement, trop habituellement amenée par les mêmes causes qui exaspèrent les autres organes, occasionnent dans ce viscère un trouble durable, et forcent enfin des vomissements spasmodiques à se déclarer.

Dans les premiers jours de son printemps, il aimait à se livrer parfois aux plaisirs de la table avec ses jeunes compagnons. Là, quand des excès blâmables ne venaient point transformer en regrets les impulsions de l'appétit, les liens de l'amitié se resserraient par la confraternité des festins ; ainsi les *agapes* des temps

anciens formaient entre les partisans de la même croyance une chaîne indestructible d'affection commune, de piété, de courage.

Dans ces réunions honnêtes, où on aimait à le rencontrer, parce qu'il était gai, riant, aimable en ses badinages, se représentaient en foule les souvenirs d'un jeune temps auquel ils touchaient tous encore, et qui, dans l'ardeur naissante de l'âge prochain, auraient pu s'évaporer. Ces souvenirs étaient purs; ils excitaient souvent à de nouveaux efforts d'étude, ainsi qu'au maintien et à la propagation des germes de vertu que de respectables maîtres avaient déposés dans leur âme.

Elles n'arrivent plus pour lui, ces réunions charmantes! De quel droit, spectre livide et sombre, irait-il troubler cette joïe des festins qu'il a autrefois si doucement partagée? La cause de tant de maux qu'il éprouve subsistant toujours, com-

ment oserait-il se permettre l'écart de table le plus innocent, le plus léger, lorsque, sous le joug même d'un régime d'abstinence, tout ce qui entre dans son estomac, substances alimentaires et médicaments, liquides ou solides, est rejeté tôt ou tard par le fait seul de la sensibilité exaltée de ce précieux viscère? Le moindre mouvement suffit pour amener, dans le moment qu'il y pense le moins, ce malaise général, cette pesanteur, cette douleur à la tête, cette amertume de bouche, ces nausées qui accompagnent la concentration spasmodique, et précèdent le vomissement.

Croira-t-il échapper à ces fatigantes et dégoûtantes éjections, en restant au lit dans une sorte d'inertie, de nullité morale; hélas! il s'y retrouvera avec ce même ennemi, cet ennemi secret, qui l'a précipité dans l'abîme de misères où il se débat!

Peut-être cette insupportable maladie cèdera plusieurs fois et momentanément à des moyens variés, mais pour reparaître armée de forces nouvelles, et ne se dissiper probablement qu'avec tous les autres maux, quand, de guerre lasse, ils quitteront ensemble un corps qui ne résiste plus, et qui tombe à jamais dans cet affaissement extrême où tout est fini.





Sa poitrine s'affaisse . il vômit le sang....

VOMISSEMENT DE SANG.

—

Il est alité ; on l'a porté dans la plus vaste salle de la maison paternelle ; l'atmosphère en sera moins chargée et plus pure ; on pense qu'il y respirera plus librement. Sur sa table de nuit est un bol où il a vomi du sang. L'homme de l'art est venu ; il a examiné ce qui était dans le bol ; il a trouvé que les matières étaient noires et fétides ; il n'a rien dit, mais son sourcil s'est froncé, et les personnes présentes ont compris ce muet langage.

Une amie de la maison, la mère n'osant

pas aller au-devant des réponses, une amie de la maison interroge l'homme de l'art sur l'escalier; un colloque s'établit...

Le malade est faible, affaissé; cependant il porte les yeux sur une suite de portraits qui tapissent les murs : ce sont des hommes et des femmes, qui, à l'époque où on les peignit, avaient déjà beaucoup vécu, et dont les traits annoncent qu'ils ont pu vivre longtemps encore après. Mais lui, leur descendant, peut-il se flatter de vivre autant du moins que celui d'entre eux qui fut le plus tôt moissonné!

Un rayon d'automne frappe sur le mur : La journée doit être belle! dit-il à un de ses amis qui entre. Cet ami n'est pourtant pas celui qu'il affectionnait le plus; l'ami intime, l'assidu compagnon des jours heureux, vient rarement : cette négligence l'attriste. Il en demande des nouvelles. — Il est à la chasse. — Ah! il s'amuse beaucoup sans doute, car il me semble que la

journée est bien belle. Il y a un an, nous chassions souvent ensemble; ce fut un bel automne. — Celui-ci commence à peine; nous pourrons aller ensemble, mon ami; nous en aurons encore le temps. — Ah!....

En ce moment, sa tête, qu'il avait un peu soulevée pour voir son ami et pour lui parler, retombe; des gouttes de sueur baignent son front; cette sueur est froide; des mouvements convulsifs l'agitent; il relève de nouveau sa tête, mais pour laisser échapper dans le bol une autre portion de ce sang qui ne veut plus concourir à la circulation de la vie. Ce vomissement a suivi de près le dernier; l'affaissement augmente; les traits vont se décomposant de plus en plus; la face devient toujours plus pâle, les yeux plus caves; il se sent abandonné de ses forces plus qu'il ne l'a été encore.

Son ami est debout à côté de son lit;

ils se tendent la main. Eh bien! dit le malade en regardant le rayon du soleil qui frappe sur le mur et qui annonce un beau jour, penses-tu maintenant que nous pourrons encore.... avant la fin de l'automne? — Pourquoi pas, mon cher; il faut avoir bon courage. — Oui, bon courage! c'est aisé à dire; j'en aurais du courage; mais la santé..... Et sa tête retombe sur le chevet, et il retire sa main. — Dis-lui pourtant qu'il vienne me voir.

Puis, jetant un coup d'œil rapide dans l'appartement, comme pour s'assurer qu'on ne pourra pas l'entendre : Si je suis ainsi, ajoute-t-il d'une voix plus étouffée, c'est pourtant un peu son ouvrage; et il m'abandonne!..... Mais tout à coup une sorte de dépit, qui prend la forme de l'espoir, l'anime : Quand je serai mieux, je ne pourrai pas chasser avec toi, mais je pourrai du moins aller à la campagne; il y aura bien encore quelques beaux jours

avant que l'hiver ne vienne. Pourtant la campagne sera triste alors; les feuilles tomberont: je n'aime pas à voir tomber les feuilles.

Cependant les vomissements sont toujours plus fréquemment répétés : ces évacuations successives le plongent dans une faiblesse extrême; il lui arrive de tomber en syncope; un délire obscur survient quelquefois; les sueurs froides sont plus abondantes.

Hélas! quand les feuilles des arbres qui jaunissent tomberont, ce sera pour joncher sa dernière demeure!

Le rayon d'automne frappe maintenant sur son lit; il le contemple avec une mélancolie profonde; on dirait qu'il le considère comme un rayon d'adieu. Il pense sans doute à cet astre qu'il ne reverra plus, à cet astre bienfaiteur qui dore en ce moment la cime des bois, et dont la lumière

est si pure au-dessus des vertes prairies, des blés qui commencent à sortir de terre, et des collines lointaines.



Tout son corps se couvre de pustules.... il est horrible à voir!

PUSTULES PAR TOUT LE CORPS.

—

Aimable pudeur, repentir charmant de torts qui n'existent point, qu'on craint d'avoir, et que pourtant on ignore; témoignage de candeur et d'innocence, douce et ravissante expression que la nature imprime sur le front des vierges; divine pudeur! le front de ce jeune homme n'était pas étranger à vos grâces mystérieuses; combien de fois un mot le troublait, l'effrayait, parce qu'il ne le comprenait pas! Semblable à un cristal limpide qui reflète l'incarnat des fleurs penchées sur ses bords, combien de fois son

chaste front réfléchit les roses d'une volupté qui lui était étrangère! combien de fois une involontaire rougeur y fit apparaître les délicates alarmes d'une âme pure!

Alors, en l'absence des fautes, son visage révélait la peur d'en commettre; on eût dit que sa tremblante innocence aurait voulu cacher des torts qui n'étaient point. Maintenant c'est en vain qu'il chercherait à déguiser ceux dont il est en effet coupable; les yeux du monde ne se laisseront pas tromper; des yeux attentifs se portent toujours sur la jeunesse, car c'est l'âge de l'espérance pour les autres comme pour soi, et ceux qui sont déjà avancés dans la vie aiment à voir si l'on peut compter sur les rangs qui suivent.

Mais comment compterait-on sur un jeune homme en qui s'annoncent les progrès d'un vice qui le rendra flasque, sans courage et sans âme? comment se flatte-

rait-on qu'il saura un jour s'occuper et penser en homme?

A tous les indices qui affligent déjà les regards, viennent se joindre des boutons purulents qui couvrent le visage et se répandent sur tout le corps.

L'excitation du cœur, l'activité accélérée du mouvement musculaire, font arriver à la peau plus de sang que de coutume; elle s'échauffe, se colore, transpire abondamment; mais quand le calme a remplacé l'excitation coupable, la force transpiratoire diminue, la peau pâlit, elle reste plus impressionnable. Si le froid vient alors la saisir, elle ne réagit pas suffisamment, et laisse s'établir de nombreux foyers de phlegmasie.

De là viennent ces hideux boutons, ces pustules rougeâtres, couronnées à leur sommet par une vésicule qui se crève et se renouvelle; car une fois que l'irritation s'est établie quelque part, elle y persiste

par une habitude organique, semblable à toutes les autres, et se répète plus ou moins dans les diverses régions analogues.

Il est même dangereux quelquefois de chercher à supprimer ces évacuations, ces suppurations de la peau, lorsqu'elles se sont régularisées. Dans un corps affaibli, tout équilibre qui s'altère est une cause prochaine de grands désordres. Les phlegmasies de l'extérieur du corps tendent à s'avancer de plus en plus vers les viscères, par le simple fait de leur prolongation. C'est ainsi que les influences funestes s'enchaînent, et qu'on voit, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, une première lésion en amener presque nécessairement une autre; ainsi une faute, qui fut isolée d'abord, amène, en se répétant, une complication de torts impossible à rompre.

La vie humaine est un labyrinthe immense; un seul sentier s'y présente qui

nous mène à la paix, au bonheur ; il est long, mais peu attrayant, étroit et rude : mille voies larges et fleuries s'offrent à droite et à gauche, mais courtes et jetant à des précipices ; si on y entre et qu'on ne retourne aussitôt sur ses pas, on est irrésistiblement entraîné, car l'apparence est belle : on avance, on avance, et l'on se perd sans retour.



Une fievre lente le consume, il languit, tout son corps brule...

FIÈVRE ET PALEUR.

Est-ce donc un vampire qui, pendant la nuit, a épuisé ses veines du sang qu'elles renfermaient? Cette pâleur, cet étiolement analogue à celui qu'éprouvent les plantes privées du contact de l'air et de la lumière, n'étaient pas la coloration habituelle de sa peau, avant qu'il se séparât ainsi de ses plus joyeux camarades, pour vivre à l'écart, loin, pour ainsi dire, du soleil et de la clarté du jour.

Mais ce n'est pas seulement son extrême pâleur qui affecte douloureusement nos regards; son visage est si maigre, si décharné, que cette teinte livide devient

plus effrayante encore. Une telle pâleur qui persiste, une telle maigreur qui augmente, réveilleraient seules, dans l'esprit des personnes qui s'intéressent à lui, l'idée de quelque grand danger. Un indice plus inquiétant encore se manifeste : c'est une fièvre légère dans son début; à peine quelques faibles symptômes la font remarquer. Il se lève; il éprouve une lassitude qui s'accroît vers le soir; cette lassitude augmente progressivement; le pouls est serré, dur, vibrant; il y a toujours exacerbation à mesure que la nuit approche, et surtout après le repas (1).

La peau est dans un état de chaleur continue, vive, mordicante. Cette chaleur se manifeste spécialement à la plante des pieds, à la paume des mains, et lorsque le malade vient de manger. La peau devient rude et sèche. La transpiration

(1) Pinel.

est nulle dans les premiers temps de la fièvre ; mais ensuite il s'établit une sueur abondante, qui se manifeste sur le front, le cou, la poitrine, et qui augmente vers le matin. La peau du visage est toujours plus pâle et plus terreuse, excepté sur les joues, qui, après le repas, se colorent d'un rouge vif. S'il se livre au moindre mouvement, sa respiration en est aussitôt accélérée. Une toux sèche, suivie d'anxiété, de chaleur et de sécheresse à la gorge, le tourmente.

Son appétit varie peu ; cependant quelquefois on observe qu'il est augmenté. Son sommeil est souvent troublé par des rêves, et ne ramène point les forces qui s'en vont ; les tempes se cavent ; les yeux semblent s'enfoncer dans l'orbite ; les muscles des membres s'affaissent ; les ongles se recourbent et deviennent livides.

Les acides, les boissons alcooliques, les aliments échauffants, tout ce qu'il croit capable de lui rendre des forces, les

lui ôte plus sûrement encore. Sa jeunesse elle-même contribue à rendre son sang plus aduste.

Peut-être, au milieu de ce dépérissement progressif, voudra-t-il affecter un grand courage; il priera le médecin de lui faire connaître sa véritable situation; il insistera de la manière la plus persuasive; il dira qu'il est résigné à son sort, quelque rigoureux qu'il soit. Mais l'homme de l'art, s'il est prudent, se gardera bien de laisser sortir de sa bouche la cruelle vérité. Il se rappellera ce que rapporte Hufeland, dans son Journal de médecine pratique : cédant aux vives prières d'un officier prussien qui était arrivé au troisième degré d'une fièvre de cette espèce, il lui fit malheureusement connaître l'imminence de son danger; mais bientôt il eut la douleur d'apprendre que ce malheureux, tout de suite après la visite, s'était armé d'un pistolet, et avait mis fin à son existence.



Tout son corps se roidit! ses membres cessent d'agir....

RIGIDITÉ DU CORPS.

—

« Comment se peut-il que je sois ainsi ?
» J'avais tant de légèreté ; je sautais plus
» loin qu'aucun de mes camarades ; je les
» devançais tous à la course ; et voilà que
» je sens dans les jambes une faiblesse
» qui me fait chanceler en marchant,
» comme si j'avais trop bu ; je suis déjà
» tombé plusieurs fois, même en me pro-
» menant dans la campagne ; je ne puis
» descendre les degrés qu'avec beaucoup

» de peine, et je n'ose presque plus sortir
» de mon appartement. »

C'est ainsi qu'il parlait à un de ses amis, il y a quelques mois. Depuis lors son état empira. Ses mains se mirent à trembler comme celles d'un vieillard octogénaire. Il ne pouvait écrire quelques mots qu'avec beaucoup de difficulté, et il les écrivait toujours plus mal.

Puis il a été obligé de passer tout le jour et une grande partie de la nuit sur un fauteuil, le corps penché en arrière, les jambes étendues sur une chaise, la tête tombant à chaque instant sur la poitrine. Une personne était toujours debout à ses côtés, sans cesse occupée à le changer d'attitude, à lui relever la tête, à écouter attentivement tout ce qu'il disait. A peine pouvait-il tenir en sa main une fleur, qu'il présentait machinalement à l'organe de l'odorat, et qui rappelait douloureusement à ceux qui le voyaient l'époque si

peu reculée où il était frais et brillant comme elle.

Bientôt une roideur plus fâcheuse encore s'est manifestée au cou et à l'épine dorsale ; elle a gagné successivement tous les membres, et l'infortuné jeune homme n'a plus d'autre situation que celle d'être couché à la renverse dans son lit, sans remuer ni les pieds ni les mains : tout mouvement lui étant impossible, il ne prend d'aliments que ceux qu'on lui met dans la bouche.

Cette roideur des membres, qui caractérise à l'extérieur des affections du système nerveux très-prononcées, est presque insurmontable. Les muscles extenseurs, fortement contractés, l'emportent sur leurs antagonistes ; les yeux se contournent et se fixent en haut. A chaque mouvement que le malheureux veut se donner est appliquée une souffrance ; et sa face, toute grippée, ne sait plus exprimer que

la douleur. Dans cet état, son imagination peut s'exercer encore; mais elle ne prend feu, pour ainsi dire, qu'au souffle des regrets. Il se retrace avec amertume les jeux du premier âge, alors qu'une parfaite innocence laissait encore sommeiller tout ce qu'il y a de destructeur dans nos passions, dans nos désirs. Les exercices divers qui appelèrent l'activité de son esprit, ou qui servirent à développer la souplesse, l'agilité de son corps, se représentent à sa pensée que la douleur concentre maintenant, et viennent témoigner de son impuissance actuelle. Ces ironies de la mémoire sont un cruel supplice; mais il est inévitable autant que mérité. Il se fait lire ou il lit les auteurs qui avaient le plus d'attrait pour son goût naissant. Les tableaux tracés par ces Grecs ingénieux, qui surent si vivement colorer de grandes idées morales, lui plaisent surtout. Il y rencontre par-

fois des distractions longtemps cherchées en vain. Un jour il retrouve cette image de la santé, cette belle allégorie, qui, dans un autre temps, ne l'avait pas plus frappé que d'autres conceptions heureuses du génie grec. La santé, était-il dit dans ce livre antique, est une jeune nymphe à l'œil riant, au teint frais, à la taille légère, dont l'embonpoint est formé par la chair, et, pour cette raison, mois sujet à se flétrir; elle porte un coq sur la main droite, et de l'autre tient un bâton entouré d'un serpent. Le coq était pour les Grecs l'emblème de la vigilance; le serpent, celui de la prudence. Vigilance et prudence, voilà bien deux qualités qui ont manqué au malheureux dont les souffrances affligent nos yeux. Oh! s'il se retrouvait avec quelques années de moins au temps où la vigilance de ses parents et sa propre prudence, par eux inspirée, entretenue, auraient pu l'arrêter sur la

pente où il s'est lâchement laissé entraîner! Mais le temps, le temps rapide a marché. Ce temps, qui détruit dans une période déterminée les plus merveilleux ouvrages de la création, a été aidé dans son œuvre, et la destruction lente, inévitable de l'âge a été accélérée; et il n'est plus possible de la faire rétrograder, pas même de l'arrêter.



Il delire, il se roidit contre la mort; la mort est plus forte..

MORT.

—

Il a cru quelque temps à l'efficacité des remèdes; maintenant il n'y croit plus; il s'est aperçu que ce qu'on lui donnait ne devait servir à rien, sinon qu'à le laisser mourir dans les bras de l'espérance : c'est encore un remède que cela, non contre la mort, mais contre le désespoir; il n'en veut plus : il a reconnu que la nature ne peut pas plus être redressée dans ses œuvres, quand elle a manqué quelque organe important, qu'elle ne vient à notre

secours, quand l'organisation complète que nous tenions d'elle a été dérangée, viciée par nous-mêmes.

L'homme doué de raison est un être souverainement responsable ; à mesure qu'il avance dans la vie, il est autant son propre ouvrage que celui de la nature. C'est une vérité dont la victime qui est sous nos yeux ne doute plus, mais trop tard : l'œuvre de destruction, qu'un mauvais génie lui inspira, touche à sa fin. L'infortuné le voit, et on peut dire qu'il se sent mourir.

Un nuage d'illusions ne vient plus s'interposer entre sa pensée et la mort; son intelligence, qui put quelque temps être obscurcie et sommeiller, semble avoir repris je ne sais quelle sérénité fatale ; il a compris que tout s'en va, non plus lentement, mais avec une rapidité croissante. Il sent que son corps ressemble à un édifice dont la base a été longtemps attaquée par le

fer des mineurs ; une, deux, trois pierres le soutiennent encore, l'empêchent de tomber; une dernière fois le fer l'ébranle, et l'écroulement commence ; rien ne l'arrêtera.

Déjà le poumon est mort; la respiration est la première fonction gravement lésée ; le sang artériel cesse d'être formé, et le cœur, dont l'inertie est toujours plus grande, ne chasse que du sang veineux dans tous les organes ; la langue est aride, sèche, noire, fuligineuse, raboteuse, gercée ; les gencives, les dents, les lèvres se couvrent de cet enduit fuligineux et noirâtre.

Il voit sa mère, il voit ses sœurs cherchant encore à lire sur son visage des restes d'espoir qui ne sont plus même dans son cœur; il les voit détourner la tête pour cacher leurs larmes ; il veut leur parler, il veut les consoler, mais sa langue est tremblante; il essaye en vain d'arti-

culer des sons qu'on puisse entendre distinctement. Il n'a plus la force d'avaler le peu d'aliments qu'on lui présente; il le voudrait bien pourtant pour faire plaisir à sa mère.

Son pouls est petit, faible, irrégulier; ses jugulaires, distendues par le sang veineux, présentent des battements que l'extrême difficulté de la respiration, non l'activité de la vie, explique. Ses joues sont comme tachées d'un rouge livide, tandis que le reste de la face est pâle, terne, jaunâtre; la peau est âcre, sale, terreuse; on dirait, en la touchant, qu'on y a jeté de la poussière; les yeux sont abattus, éteints, larmoyants, pulvérulents, à demi ouverts, renversés ou contournés; c'est à peine s'ils perçoivent encore imparfaitement les rayons lumineux.

Sa mère et ses sœurs peuvent maintenant pleurer, il ne les voit plus; ses autres sens sont également abolis ou pervertis.

Un instant il soulève sa main; il veut la tendre en signe d'adieu, elle retombe immobile.

Puis il fait des gesticulations involontaires, insensées; il semble vouloir saisir des toiles d'araignée, ramasser des filaments de coton; il roule les draps de son lit. Sa voix, déjà si altérée, si confuse, devient de plus en plus pénible, faible; ses paroles sont rares, embarrassées; on croit pourtant distinguer le nom de cet ami qui est venu rarement le voir dans sa maladie.

Les traits de son visage sont toujours plus affaissés; il est étendu sans force dans son lit, et glisse à tout instant vers les pieds de sa couche. Si on veut le soulever, son corps, où la volonté n'existe plus, paraît d'une pesanteur extraordinaire; naguère il a pu mouvoir ses bras, maintenant, si on les élève, ils se laissent

aller aussitôt comme des corps inertes. On lui parle, il répond lentement, et perd enfin tout à fait la faculté de se faire entendre.

Bientôt c'est le râle seul qu'on entend. Toute cette jeunesse, toutes ces forces de la vie, toute cette fleur de santé, toutes ces belles espérances, tous ces premiers jours d'existence, qui n'étaient que des jours de fêtes, se sont évanouis; l'objet qui renfermait tout cela gît comme le débris hideux, effrayant d'un immense désastre, sur la couche où chaque instant semble amener un dernier souffle. Le voilà tel qu'il s'est fait lui-même, objet d'horreur et de pitié! Peut-être il en est parmi ceux qui le regardent et qui s'applaudissent d'être encore debout, de voir encore la lumière des cieux, peut-être il en est qui sont entrés dans la même voie de perdition, et qui se flattent d'aller plus loin

que lui, de compter plus de jours. Insensés! parce qu'ils n'aperçoivent pas en eux tous les symptômes qui ont précédé cette lente et cruelle destruction, ils s'imaginent que la nature, qu'ils outragent, sera pour eux sans vengeance : mais n'ont-ils jamais vu des arbres de la forêt qui, la veille encore tout verdoyants, le lendemain commençaient à se flétrir, à jaunir, à laisser tomber leurs feuilles au moindre souffle? Un ver rongeur était dans le tronc de ces arbres; ses ravages, longtemps cachés, ont éclaté tout à coup. Que les imprudents prennent garde à eux, et qu'ils se rappellent que l'infortuné dont ils contemplent en ce moment le cadavre fut brillant de vigueur et de santé, que des promesses de longs jours, que des annonces de bonheur semblaient ne devoir pas être mensongères pour lui, et que pourtant il est là, non comme un homme frappé de la foudre et qui n'a pas eu le

temps de souffrir, mais comme une victime fatale, à qui tous les ressorts de la vie ont été arrachés l'un après l'autre, et qui a épuisé toutes les douleurs.



A 17 ans, il expire, et dans des tourments horribles

LE TOMBEAU.

Voilà donc le terme où, dans son obstination insensée, il semblait avoir hâte d'arriver! Soins d'une généreuse et belle éducation, espérances de fortune, amour paternel, amitié, tout ce qui pouvait honorer la vie, l'embellir, la faire aimer par soi et respecter par les autres, n'avait donc été prodigué qu'à un être dont les vers se disputent la dépouille bien avant le temps où ils auraient dû se réjouir de leur proie!

Que deviendront ces parents qui s'attachaient, avec une anxiété chaque jour croissante, à une existence toujours plus frêle, toujours plus menacée?

Que deviendra surtout cette mère? qui la consolera dans l'âge où tout s'éloigne de nous, santé, courage, illusions? Hélas! toutes ses joies sont passées. Elle ne pouvait pas en attendre de plus grandes, de plus vives que celles dont l'enfance de cet être chéri, alors même qu'il ne savait pas encore parler, remplit quelquefois son âme; mais il en restait pourtant encore à goûter, et voilà que les plus profondes douleurs, des douleurs qui ne s'en vont qu'avec la vie, les remplacent!

Que sont devenues les fleurs d'un si beau printemps? Il n'y a donc pas de fruits à attendre! un vent glacial a donc tout flétri, tout emporté! Dans cette tête livide, hideuse, seraient peut-être descendues, après quelques années, de hautes

pensées, de ces pensées que le ciel envoie à des esprits privilégiés, pour le bonheur, l'instruction et la gloire des hommes ; ces yeux éteints, fermés, auraient peut-être lancé sur la foule étonnée ces rapides éclairs qui dévoilent les plus obscures trames de l'iniquité, et mettent dans tout son jour, devant la justice, l'innocence méconnue; de sa bouche seraient peut-être sortis ces foudres d'éloquence qui font pâlir les coupables, même sous le dais, et relèvent le courage du pauvre que son humble chaumière n'a point mis à l'abri des persécutions ; peut-être eût-il été appelé à venger, à sauver la patrie; et ces bras, à jamais immobiles et roides, auraient recueilli des moissons de vertu et d'honneur.

Et maintenant, ceux dont il ne reçut pas la vie, ceux dont il n'était pas le fils, n'osent pas même accorder à ses cendres délaissées ce simple respect que réclament

toujours les dépouilles de l'humanité; car il s'est retranché lui-même de cette humanité qui aurait pu se glorifier de sa présence; il a abdiqué tous les titres que la nature lui avait donnés à notre confiance, à notre espoir. Athlète insensé, il s'était volontairement énervé avant d'entrer dans la carrière où il aurait pu nous servir; il s'était rendu l'être le plus méprisable, le plus vil de la création, par cette lâcheté survenue en lui, et qu'il ne tenait pas de sa naissance. La faiblesse, l'impuissance dont il avait fait son partage, l'aurait obligé à la fausseté, au mensonge, à tous les vices des âmes flétries. La vertu et le courage naissent de la force; l'esprit et le caractère se soutiennent surtout par la vigueur; mais dans cette abjection où il s'était plongé, dans cette nullité qu'il avait appelée, de quels efforts aurait-il donc été capable? Si la faux de la mort l'eût quelque temps épargné encore,

vieux de bonne heure, mou, languissant, incapable de toute résolution, il eût été comme un scandale au milieu de la jeunesse vive, intrépide, bouillante et généreuse !

De quel prix même la vie eût-elle été pour lui? Hélas! le court sentier que parcourent nos jours n'offre de fleurs que celles dont la santé le sème; les zéphyrs du matin apportent vainement à des sens qui s'oblitèrent et s'anéantissent, les parfums de la prairie et la mélodie des bocages. Le réveil de la nature n'a point de charmes pour un cœur dont les sensations se concentrent, parce qu'il s'en va; pour un cœur à qui l'existence, toujours chère, est pourtant devenue lourde, accablante, et qui se voit obligé, si l'on peut dire, de rouler, depuis le lever du jour jusqu'au coucher du soleil, ce rocher de Sisyphe qui retombe incessamment.

Rien n'a donc pu le soutenir à cette

hauteur d'homme, à cet état viril qu'il avait atteint! Au lieu de s'élever chaque jour davantage, comme un chef de guerre qui domine de ses regards le champ de bataille, il s'est jeté à l'écart comme un vil goujat que le fer épargne et que l'effroi tue.

Si, par une faveur rare de la nature, ses forces, constamment épuisées, ne l'eussent pas été pourtant au point de le laisser tomber dans cet anéantissement total, qui est la mort, qu'aurait-on vu en lui? Un de ces hommes, nous le répétons, chez qui l'énervation du corps et la perte des mœurs amènent la servitude de l'âme, et dont l'intelligence trépasse bien avant les sens; un de ces êtres abâtardis, dont les organes, cessant d'être au service de la pensée, réservent toutes leurs fonctions pour obéir à l'instinct animal; tout au plus un de ces élégants Adonis, si poupins, si débiles, et dont la petite poitrine sup-

porte à peine l'air libre; qui croient sans cesse avoir besoin de restaurants exquis, pour raffermir leur estomac délabré, et d'odeurs d'ambre et de musc, pour ranimer leurs nerfs agacés par les spasmes. « Tels sont en effet, dit un énergique écri- » vain (1), les méprisables hommes que » forme la crapule de la jeunesse; s'il » s'en trouvait un seul qui sût être tem- » pérant et sobre, qui sût, au milieu » d'eux, préserver son cœur, son sang, ses » mœurs de la contagion de l'exemple, à » trente ans il écraserait tous ces insectes, » et deviendrait leur maître avec moins » de peine qu'il n'en eut à rester le » sien. »

(1) J.-J. Rousseau, *Émile*, liv. 4.

FIN.

TABLE.

Poitiers. — Imp. de F.-A. SAURIN.

On trouve à la même librairie

Égarements secrets, ou *des effets* de l'onanisme chez les *personnes du sexe*, par Doussin-Dubreuil ; in-18, figures. Prix : 4 fr

Ouvrage destiné aux jeunes filles.

Habitudes Secrètes, ou des maladies causées par l'onanisme chez les femmes, par le docteur Rozier, 1 vol. in-8°, avec 5 gravures. Prix : 6 f.

Ouvrage destiné aux femmes surtout.

Hygiène des Femmes, ou Préceptes de santé, leur usage dans la vie privée, par A. Delacoux, docteur-médecin de la Faculté de Paris, auteur de *l'Education sanitaire des Enfants.* 1 vol. in-18. Prix : 3 fr. 50

De la Phthisie pulmonaire, *augmentée de la Méthode préservatrice*, par H. Lanthois, docteur en médecine de l'ancienne Faculté de Montpellier, membre de l'Académie de médecine de Paris, 1 vol. in-8°, deuxième édition. Prix : [illegible]

PLANISPHÈRES

ADOPTÉS ET APPROUVÉS PAR DIVERSES SOCIÉTÉS SAVANTES.

Planisphère céleste, donnant, par un simple mouvement de rotation, le lever, le coucher, la position, la figure, le nom de toutes les constellations; par un ancien élève de Delambre, monté sur carton Prix : [illegible]

Panorama céleste, offrant, en neuf tableaux, l'astronomie complète; traduit sur la 20e édition anglaise; cylindre avec livret. Prix : [illegible]

Poitiers. — Impr. de [illegible]